

UN PRISONNIER FRANÇAIS EN RUSSIE, 1813-1814



venez découvrir notre site
<http://assosehri.fr/topic/index.html>

Les prisonniers de guerre en Russie en 1812/1813

Si la campagne de Russie de 1812 est relativement connue dans ses faits politiques et militaires, les recherches récentes, telles celles de Dimitry Gorchkoff publiées en 2011, montrent qu'ils existent encore des champs inexplorés de travaux sur cette campagne, dont le cas des prisonniers de guerre de la Grande Armée.

Si le sujet est souvent abordé dans les Mémoires, une étude scientifique, du moins historique, de ces prisonniers reste à faire. Toutefois, elle risque de se confronter aux vicissitudes de la communication des archives publiques Russes.

Néanmoins, il s'avère que ces 210 000 prisonniers, du moins ceux qui ont survécus aux mauvais traitements consécutifs à leur capture, sont réunis dans le Gouvernement de Moscou avant d'être dispatchés dans toute la Russie. Ainsi, il s'avère que le nombre de prisonniers français, du moins venant de la Grande Armée, s'élève à 110 000 rien que dans le Gouvernement de Kalouga.

Ainsi, « 200 ans plus tard, nous ignorons quasiment tout des Français restés à l'est du Niémen en 1812 : combien moururent en captivité en Russie ? Quelles furent leurs conditions de vie ou de mort dans l'Empire tsariste ? Combien décidèrent de s'installer en Russie et où ? Combien rentrèrent en France ? Quand le dernier prisonnier rentra-t-il ? Le manque d'intérêt que la Restauration, la monarchie de Juillet, le Second Empire et les IIe et IIIe Républiques portèrent aux officiers et aux soldats de la Grande Armée restés en Russie après décembre 1812 est la raison pour laquelle il n'est pas aujourd'hui possible de répondre à ces questions en consultant les archives françaises »¹.

Afin de garder la trace et poser les bases d'une recherche sur ce sujet, l'association S.E.H.R.I. a ouvert sur son forum, une page consacrée aux prisonniers de guerre français durant la campagne de Russie, dans le but de les recenser :

<http://sehri.forumactif.com/t1375-les-prisonniers-de-guerre-en-russie?highlight=prisonniers>

N'hésitez pas à venir nourrir cette source d'information afin d'ouvrir ce champ d'étude que les mémoires ci-après publiés par Laurent Brayard, contribuent à enrichir.

Jérôme Croyet

docteur en histoire

membre du comité de rédaction de Soldats Napoléoniens

président-fondateur de la S.E.H.R.I.

¹Régis Baty, « Les prisonniers oubliés de la campagne de Russie », *Revue historique des armées*, 267 | 2012, 51-59.

UN PRISONNIER FRANÇAIS EN RUSSIE

Par Laurent Brayard secrétaire de la SEHRI

Dans un livre censé être sans auteur et plusieurs fois réédités depuis les années 20 ; *Les prisonniers français en Russie (1813-1814)*, édité en 1859 ; un ancien officier anonyme raconte sa captivité et ses malheurs en Russie durant une période commençant à sa capture le 29 août 1813 et qui aurait dû se poursuivre jusqu'aux événements de la bataille de Waterloo. L'ouvrage est très intéressant car il aborde le sujet rare des prisonniers français en Russie. L'auteur, jeune officier tout droit sorti de Saint-Cyr fit probablement ses premières armes (et dernières) durant la campagne de 1813. Il donne beaucoup d'anecdotes sur ce qu'il vît en Russie et sur la condition des prisonniers, les mauvais traitements, les souffrances, les privations et les cruautés de leurs gardiens, surtout durant le long trajet à pied les conduisant dans le cœur de la Russie. Mais cet ouvrage, fut-il vraiment sans auteur ? Qui se cachait derrière la plume qui traça ses lignes il y a plus de 150 ans ?

Un auteur inconnu ?

Dans son récit, l'auteur indiquait avoir été un élève de l'Ecole militaire de Saint-Cyr avec un certain Jousserand. L'enquête menée pour tenter de démêler les fils de son ouvrage *Les prisonniers français en Russie, 1813-1814*, laisse beaucoup de zones d'ombres. Il est avéré toutefois qu'il était lieutenant dans les rangs du 146^e de ligne et qu'il servait sous les ordres du capitaine hollandais Cloudt. Quand l'auteur écrivit sa courte préface avant la parution de son ouvrage en 1859, il indiquait que sa publication avait été retardée. Sous la Restauration, la nature du régime l'empêcha de publier ses mémoires, d'autant qu'il occupait une position de notable. En effet, retourné au pays, ce jeune officier avait fait son droit et milita anonymement dans l'opposition du régime des Bourbons. Après la fin de ses études, il fut magistrat et dut se tenir sous le règne de Louis-Philippe I^{er} à l'écart de toutes les manifestations d'opinions, notamment politiques. Entre 1848 et 1856, des soucis domestiques l'avaient également retenu. Il évoquait aussi la pudeur et la crainte de raconter une histoire, lui le soldat inconnu, l'écrivain sans talent comme il l'indiquait lui-même. Toutefois une petite phrase anodine vient éclairer un peu cette curieuse histoire : « *J'écris aussi l'histoire de 30 000 Français prisonniers de guerre comme moi, ont enduré des souffrances que je raconte, cette réflexion m'a décidé* »². C'est probablement à la retraite qu'il commença la rédaction de son ouvrage qui restera incomplet.

Pour étayer ses propres souvenirs, l'auteur utilisa probablement les siens mais aussi ceux du chef de bataillon Gilbert du 146^e et de l'adjudant-major Rouquié du 148^e. Il resta longuement en contact avec eux et prit le soin de recueillir leurs témoignages comme l'attestent les nombreuses anecdotes qui éclairent les pages du livre et qui ont rapport à ces deux officiers. Les prises de notes furent réunies des années avant la rédaction du livre. La précision des informations données font même penser qu'il aurait pu utiliser les notes et les mémoires au brouillon de son camarade qui n'ayant ni la force, ni l'envie de les publier l'en chargea. Gilbert devait disparaître en 1840. Rouquié qui avait 24 ans de service en 1813 était certainement mort bien avant cette date. Ancien des campagnes révolutionnaires, sa naissance pourrait se situer autour des années 1770. Le caractère inachevé de l'ouvrage qui s'arrête alors que les prisonniers sont en marche pour Koursk aux alentours de février/mars 1814 laisse penser que l'homme derrière les mémoires disparut soudainement sans avoir achevé son travail. Ceci explique peut-être qu'à la fin de cet ouvrage, l'auteur termine son récit en queue de poisson. Le récit de l'aventure fait place à une brève description de la société russe. La fin du parcours n'est pas évoquée, la paix non plus, pas plus que la libération et le retour au pays, ce qu'un témoin n'aurait pas manqué de narrer en détails, sans compter le fait qu'il annonçait que son histoire se terminerait à la bataille de Waterloo, le 18 juin 1815.

Le contenu du livre est clairement destiné à expliquer ce qu'ils endurèrent durant leur captivité. Il reste très critique durant son récit avec les Russes mais aussi avec les habitants des localités traversées. Il fait état

² Lors de la conférence qui a eu lieu

toutefois de l'aide reçue sur son chemin, à la fois d'officiers russes parlant le Français, d'émigrés français, de Polonais ou de Lituaniens et de Juifs. Ces derniers reviennent régulièrement dans ce récit, considérés avec concupiscence ou parfois du mépris, l'auteur rappelle le reste de son siècle. Son but principal vise toutefois à dénoncer le sort des prisonniers, expliquer ce que fut la Russie. Dans ses lignes, il écorche au passage les émigrés français, la Restauration et les alliés, Prussiens et Russes. C'est un témoignage mais également un ouvrage politique. L'auteur utilise notamment des images d'Epinal à propos de l'Empereur. Par moment son récit est coupé par l'histoire plus générale des événements militaires et politiques qui jalonnèrent la période racontée par l'auteur. Ces récits détonnent avec ce qu'il raconte lui-même de son aventure et semblent être empruntés à des livres d'histoire. Il cite d'ailleurs des mémorialistes de l'épopée impériale, comme le Comte de Ségur ainsi que des livres comme l'œuvre monumentale de Thiers sur l'histoire du Consulat et de l'Empire. Ces parties du récit n'ont pas d'intérêts et restent un recopiage de ce qu'il lut pour tenter de renforcer ses propres souvenirs et ceux de ces amis et compagnons d'infortune. Ce qui reste pertinent et tout à fait intéressant c'est le récit du prisonnier. Il est assurément celui d'un témoin de son temps même s'il faut prendre avec précaution les libertés qu'il prend dans le récit d'anecdotes croustillantes. C'était bien dans l'air du temps de mêler la vérité à des éléments rocambolesques comme nous savons que des témoins comme Marbot ne se privèrent pas pour enjoliver ou romancer leurs aventures.

C'est peut-être le cas de l'histoire d'amour qu'il raconte entre la jeune juive et un grenadier à cheval de la Vieille garde. Cette histoire reste à vérifier. L'histoire de l'espion russe Boscarelli infiltré dans les rangs français est encore plus étrange. Nous pourrions nous croire dans un roman d'Alexandre Dumas. Mais ailleurs, les faits racontés sont étonnamment vivants et comme sortis de l'histoire. Ce sont tous les passages de cette vie de prisonnier, du parcours mortel de la colonne jusqu'en Biélorussie puis presque jusqu'à sa destination. L'histoire ici n'est pas équivoque, elle n'est pas douteuse. Ce sont là les souvenirs d'un officier. Ces souvenirs brisent toutes les tentatives modernes de certains historiens russes de présenter la détention en Russie des prisonniers de la Grande Armée comme idyllique. En réalité, les conditions furent très différentes, à la fois selon le lieu de capture, selon les troupes de l'arrière à qui ils furent confiés, par qui ils furent capturés et quel officier supérieur commandait dans le secteur. Dans la région de Moscou, environ 110 000 prisonniers de la campagne de 1812 furent répartis dans les différentes localités, fermes et exploitations agricoles. Les officiers furent mieux traités comme c'était l'usage, les soldats ne furent pas tous malheureux, mais certains n'échappèrent pas à une détention longue et terrible. Si quelques 2 000 Français firent souche en Russie après leur détention pour différentes raisons, d'autres furent achetés par des propriétaires terriens et furent emmenés parfois très loin dans l'immense Russie, jusqu'en Sibérie. Ils connurent les affres de l'esclave et seuls quelques rares survivants, parfois évadés comme un Alsacien qui revint au pays en 1834, purent témoigner de l'horreur de ce qu'ils avaient connu.

Dans les premières pages du livre, l'auteur reste un inconnu. Mais il donne des précisions assez rapidement. Nous savons qu'il résida à Paris avant de partir pour les armées, alors qu'il accomplissait ses études à l'école de Saint-Cyr. Il évoque la rencontre d'une jeune fille de 17 ans, Thérèse, chez sa tante, pudiquement désignée comme étant « *Mme N, qui tenait un hôtel, rue du Hazard à Paris* ». Il fréquente la jeune femme assidûment et semble avoir obtenu des promesses d'amour et peut-être de mariage lorsqu'il raconte : « *Ce don d'un premier amour, ce gage d'un premier serment, cette bague a coûté trois grands jours de travail, trois grandes veillées à la lampe à ma pauvre Thérèse. Son père, officier républicain, mutilé à Fleurus a-t-il conservé, dans les hôpitaux militaires, son modique emploi ? Affaibli moins par ses années que par ses blessures, quand je le quittai à Magdebourg, il était bien malade, il avait le pressentiment de sa fin prochaine [...] Pauvre Thérèse, un songe heureux me la rendrait peut-être fraîche et riante comme à Paris, comme à Bruxelles, à Liège, à Vésel, à Munster, à Osnabruck, à Minden, à Hanovre, à Brunswick, à Alberstadt et Magdebourg, comme dans toutes les villes, dans tous les lieux que nous avons parcourus ensemble, pendant un délicieux voyage de quelques semaines !* ». Plaisant voyage en effet qui reconduisait certainement la jeune personne chez son père après avoir reçu sans doute quelque éducation à Paris avec l'aide de sa tante. C'est après sa captivité qu'il retrouvera effectivement sa promise... mariée à un Prussien, alors qu'il n'avait pas reçu de nouvelles depuis plus d'un an. Son père décédé, la jeune fille sans ressources et dans une ville étrangère occupée par une garnison française, fut recueillie par le général commandant la place. C'est ici qu'elle rencontra un conseiller d'Etat prussien, âgé de 50 ans qui l'emmena à Liegnitz où elle croisa son jeune prétendant prisonnier des

armées coalisées. C'est un peu plus loin que l'auteur lâche une information capitale : « *Mes amis essayèrent de me relever, Peyre voulut me porter sur ses épaules, ce poids accabla sa faiblesse, ils m'embrassaient et s'efforçaient de toucher l'âme impitoyable de nos conducteurs, ces tigres les obligèrent à coups de lances et de piques à m'abandonner étendu dans la boue, je les vis s'éloigner désolés et le visage inondé de pleurs. Le convoi des sous-officiers et des soldats passa devant moi, plusieurs me reconnurent, sans s'arrêter, ils m'adressèrent des paroles de regret et de compassion, persuadés que je serais égorgé par l'arrière-garde, d'autres, tout entiers au sentiment de leurs maux jetèrent sur moi un regard stupide : « c'est Monsieur Bouisson, dirent-ils, son compte sera bientôt fait » et ils s'éloignèrent en gémissant, en pleurant, pâles, décharnés comme des spectres »³.*

Le lieutenant Bouisson est donc l'auteur de notre livre. Les vérifications dans la base Leonore référençant les légionnaires dont nous avons encore les dossiers n'ont pas donné de résultat pour un nommé Bouisson qui aurait servi dans le 146^e de ligne et aurait été bénéficiaire de la Légion d'Honneur. Toutefois, il ne semble pas l'avoir reçu, du moins, l'auteur n'en parle à aucun moment. Plus loin dans son ouvrage, alors qu'il raconte qu'il est malade et dans un état pitoyable, il rencontre à l'hôpital où il se trouve deux soldats qui s'exprimant en patois, indiquent qu'il était certainement proche de la mort. Une conversation s'engage où l'on apprend qu'un des soldats et le lieutenant Bouisson sont tous deux originaires de l'Hérault, de la région de Saint-Pons-de-Thomières⁴. Nous n'en saurons pas plus sur le personnage, mais passons à son récit et d'abord son passage à Saint-Cyr.

L'école de Saint-Cyr

C'est sur la fin de son livre que Bouisson évoque son passage à l'école militaire et les mœurs assez spéciales qui la régissaient. Alors qu'il était prisonnier des Russes, lors d'une discussion avec un officier russe sur le sujet des duels, il raconte :

« Est-il vrai qu'à l'école de Saint-Cyr, les duels soient très fréquents ? » « Oui et très meurtriers » « Quelles sont les armes du combat ? Le sabre, l'épée, la baïonnette ? » « Un compas de maçon attaché avec une ficelle à un bâton long d'un pied et demi » « Un combat avec une arme comme celle-là est un véritable assassinat ! » « Avec un compas, les principes de l'escrime sont inutiles, il n'y a ni garde, ni parade, les deux combattants doivent fréquemment être blessés ; leurs blessures doivent être dangereuses et souvent suivies de mort » « Vous êtes-vous battu ? » « Oui et dans une circonstance assez curieuse, elle peint parfaitement l'éducation et les mœurs de l'école militaire, j'étais dans celle-ci depuis 15 jours, quand j'ai fait mes premières armes, j'avais seize ans. Une nuit je dormais profondément, je fus éveillé par une voix qui prononçait mon nom près de mon oreille, je sentis en même temps une main se poser sur ma bouche, pour arrêter le cri de surprise qui devait s'en échapper. Ouvrant les yeux je vis penché sur mon lit, un élève revêtu de son uniforme, portant les galons d'or, insigne de son grade de sergent, une giberne indiquant qu'il était de service ou de planton, et une lanterne pour éclairer sa ronde nocturne. Je reconnus à l'instant le visiteur pour un de mes amis, Phocion Brieu⁵ (aujourd'hui chef d'escadron d'artillerie en retraite, attaché à un des conseils de guerre de Toulouse). Brieu, quand il me vit éveillé, s'assit sur mon lit, cacha sa lanterne dessous, et continuant à me parler à l'oreille : « Sais-tu jouer du fleuret ? » « Un peu » « Tant mieux ! » « Pourquoi tant mieux ? » « Parce que tu auras besoin de ton savoir, t'es-tu déjà battu ? » « Non » « Tant pis, mais il y a un commencement à tout » « Sans doute » « S'il faut que tu te battes cette nuit, auras-tu peur ? » « Allons donc, si j'étais poltron je ne serais pas à Saint-Cyr ! » « Bien parlé, dans une heure je viendrai te prendre, sois prêt à me suivre » « Pour aller où ? » « Tu le sauras » « Tu parles comme un oracle, que veux-tu de moi ? » « J'ai trois duels cette nuit, je ne puis me battre contre trois adversaires à la fois, les anciens ont décidé que Darmagnac me

³ *Les prisonniers en Russie, 1813-1814, p. 21.*

⁴ *Les prisonniers en Russie, 1813-1814, p. 84.*

⁵ *Aimé Phocion Brieu, né le 30 octobre 1792 à Castres dans le département du Tarn, 40 ans de service dont 13 en campagne dans l'armée française, marié et père de deux enfants à la date du 13 octobre 1871. Il décède en 1880 et avait été nommé Chevalier de la Légion d'Honneur le 30 octobre 1829 et Officier de la Légion d'Honneur en 1862. Sa dernière unité avait été le 11^e d'artillerie. Il était également médaillé de l'Ordre royal et militaire de Ferdinand d'Espagne depuis 1824, Chevalier de l'Ordre Royal du Sauveur de Grèce depuis 1835 et également Chevalier de Saint-Louis depuis 1829 (base Leonore).*

servirait de second et que tu serais mon troisième, cela te va-t-il ? » « Parfaitement, contre qui dois-je me battre ? » « Tu n'as pas besoin de le savoir, tu te battras contre l'homme qui se posera en face de toi, tu ne le connais point » « Je n'ai pas de compas » « Tu en auras un soit tranquille, pointu et solidement emmanché, je t'en donne ma quinte, Adieu, ne te rends pas, comme les chevaliers errants, recommande-toi à la dame de tes pensées, si tu en as une, encore adieu » [...] Sous l'unique réverbère qui éclairait l'immense palier en forme d'étoile où venaient aboutir cinq compagnies, je trouvais mes camarades Rhul et Darmagnac. A deux pas je vis quatre élèves, dont trois m'étaient inconnus, je connaissais de vue le quatrième, appelé Ménard de Carcassonne ou des environs, c'était le témoin de nos adversaires. Rhul et Ménard portaient leurs uniformes, les adversaires de Brieu et de Darmagnac étaient comme moi en tenue de combat. Ménard nous présenta trois compas de la même longueur solidement attachés à un manche à balai. Rhul offrit des armes pareilles à nos adversaires, nous nous plaçâmes sur deux rangs. Brieu se mit au centre de sa ligne. J'avais en face de moi un jeune homme de dix-sept ans, d'une taille petite mais replète, je remarquai qu'il avait les cheveux rouges. [...] Au moment où nous allions croiser le fer Rhul qui avait le grade de sergent me dit d'un ton sévère de recommandation, dans la spéciale, on ne sait pas, ce que c'est de rompre, ainsi, que ton pied gauche ne bouge pas d'un pouce, entends-tu ? Sinon buson. Allons ! Commencez et pour ce soit bientôt bâclé, ne ferraillez pas. Le capitaine Létendart va faire sa ronde, il ne faut pas qu'il nous surprenne ici. Les six compas se baissèrent, les fers s'engagèrent, le combat commença. La recommandation de Rhul et la crainte de devenir buson me donnèrent une sorte de rage fiévreuse, je me précipitai en aveugle sur mon adversaire qui recula d'une demi-semelle « Ferme Crouzet ! » dit Ménard qui m'apprit le nom de mon antagoniste. Crouzet marcha bravement sur moi, je l'attendis de pied ferme, son compas s'enfonça dans un bouton de ma culotte, avant qu'il l'en retirât il avait reçu deux blessures à la main droite. Rhul et Ménard⁶ déclarèrent que le combat était fini, je jetais les yeux sur le champ de bataille, Brieu avait reçu un coup en pleine poitrine, son adversaire demanda à sucer sa plaie, cette opération fit couler le sang en abondance. Darmagnac n'avait reçu aucune blessure, les deux amis de Crouzet avaient été fortement touchés, l'un à la cuisse, l'autre à l'avant-bras droit. « Tu as fait merveille, me dit Rhul, en me serrant la main, à partir de ce moment, tu n'es plus un conscrit »⁷.

Ces pratiques de duels étaient courantes nous le savons dans l'armée et fut illustrée dans un film célèbre de Stanley Kubrick, *Les duellistes*. Bouisson poursuit son explication notamment en nous racontant ce que signifiaient les termes « Anciens » et « Buson » :

« Les élèves sortant du même lycée ou venant de la même ville formaient une société qui n'admettaient jamais ou presque jamais un étranger dans son sein. Cette société, véritable république où tout était en commun, argent, provisions, livres, fournitures de bureau, instruments de musique, de dessins, de mathématiques, où la considération, la réputation et l'honneur de chacun étaient sous la sauvegarde de tous, reconnaissait pour chefs les deux plus anciens d'entre ses membres. Ceux-ci décidaient souverainement de l'admission ou du rejet d'un arrivant, et, au cas où l'un des sociétaires devait proposer ou accepter un duel, désignaient celui ou ceux qui devaient servir de seconds ou de troisième dans une rencontre. L'élève qui aurait souffert qu'un camarade lui parlât un peu haut, lui marchât sur le pied, le poussât du coude, qui aurait donné, même en plaisantant, sa parole d'honneur à faux, qui, dans un combat aurait rompu d'une ligne, celui-là aurait été impitoyablement chassé comme indigne d'une société où son nom n'aurait plus été prononcé, et déclaré buson, en présence de tous, par l'organe du président. Le malheureux buson, relégué sous les arbres de la cour d'honneur, passait le temps des récréations absolument seul, pas un de ses anciens amis ne le regardait. C'était à peine si dans les compagnies, dans les classes, au réfectoire, quelqu'un daignait lui parler, le buson était un vrai paria. La société dont je faisais partie, comptait parmi ses membres des sergents, des fourriers, des caporaux, des grenadiers et des voltigeurs. Plusieurs d'entre eux se seraient fait distinguer même à l'école Polytechnique. Elle a fourni à l'armée les généraux de division d'artillerie Bonnet et Bressoles,

⁶ Il s'agit peut-être du futur général de Brigade Ménard qui était de l'Hérault comme Bouisson ce qui expliquerait qu'ils se connaissent. Ménard était né à Lunel le 21 août 1788, il fut Chevalier de la Légion d'Honneur en décembre 1813, Officier du même ordre en avril 1832 et Commandeur de l'Ordre en septembre 1848. Il fut capitaine d'infanterie de ligne, puis Lieutenant-colonel d'Etat-major avant de finir général de brigade commandant la Garde Nationale des Bouches du Rhône. En 1872, son fils fait des démarches auprès de la Chancellerie alors qu'il était lui-même Directeur des prisons à Montpellier. Ménard était décédé à Marseille le 26 mai 1868.

⁷ Les prisonniers en Russie, 1813-1814, pages 199 à 205.

le général de brigade Galinié et le général Rey⁸, représentant du peuple à l'Assemblée Constituante et à l'Assemblée législative et plusieurs colonels de toutes armes. Mon compatriote Thomassin⁹ n'a pas voulu monter si haut. Après avoir fait honorablement les rudes campagnes de 1813, 1814 et 1815, et servi peu de temps la Restauration, il a quitté sa vie agitée et vide des garnisons pour la vie sédentaire et laborieuse de greffier en chef du tribunal civil de Saint-Pons. Il s'est marié à une femme spirituelle, instruite, aimable et bonne, et en a eu deux filles qui ont le bonheur de ressembler à leur mère. Darmagnac, neveu du général de ce nom¹⁰, dont il ne partageait pas les opinions politiques, ne voulant pas servir les Bourbons, est allé se faire tuer en Grèce dans la guerre qui a assuré l'indépendance de ce pays »¹¹.

Au vu des informations données par Bouisson, il est probable qu'il entra à Saint-Cyr vers 1810 ou 1811. Il indique avoir 16 ans au moment de son arrivée dans l'école militaire. Elle était installée depuis 1809 à Saint-Cyr-l'École dans les bâtiments de la Maison royale de Saint-Louis qui avait été fondée en 1686 par Madame de Maintenon, dernière épouse (mariage secret) de Louis XIV. Le château hébergera l'école militaire jusqu'en 1940. Selon les informations de son âge, le séjour d'étude étant prévue pour deux ans, il serait né vers 1795. A la sortie de l'école et pourvu de son grade d'officier, il intégra directement une unité en 1813. A cette date les pertes terribles de la campagne de Russie et en Espagne réclamaient de nombreux cadres nouveaux. Beaucoup de soldats et d'officiers expérimentés avaient péri en Russie ou avaient été faits prisonniers. Pour faire face à la guerre qui s'annonçait, l'Empereur devait lever une nouvelle armée qui fut constituée de nombreux conscrits. Cela n'alla pas sans difficultés, il y eut beaucoup de réfractaires. Pour encadrer ces jeunes hommes, de nombreux anciens soldats furent rappelés au service ou tirés des dépôts et des garnisons. Il s'agissait parfois de vieux soldats ayant participé aux campagnes de la Révolution, du Consulat et du début de l'Empire. La Gendarmerie fut mise à contribution et bien sûr les écoles militaires comme Saint-Cyr et l'école Polytechnique. Les élèves restant furent appelés sous les armes durant la campagne de France et se comportèrent brillamment pendant la défense de Paris en mars 1814. Bouisson alors âgé de 18 ou 19 ans en 1813 fut affecté au 146^e de ligne. Ce régiment fut formé des 3^e, 76^e, 77^e et 88^e cohortes de la Garde Nationale et partiellement encadré par de très jeunes officiers sortis de Saint-Cyr et qui n'avaient pas d'expérience du combat. Il fut directement envoyé en Allemagne où comme l'indique Bouisson il forma une brigade avec le 134^e de ligne, division Puthod¹², 5^e corps de Lauriston.

⁸ Louis Emmanuel **Rey**, 1768-1846, soldat de l'Ancien Régime engagé en 1785. Il sert à l'Armée des Alpes puis durant le siège de Lyon et les campagnes d'Italie. Il acquiert le grade de général de Brigade en 1796 et occupe au début de l'Empire des commandements subalternes loin de la Grande Armée. Il sert ensuite en Espagne où il est nommé général de Division par l'Empereur suite à sa défense héroïque de la place de Saint-Sébastien. D'abord rallié aux Bourbons, il rejoint l'Empereur en 1815 et défend avec énergie la place de Valenciennes ce qui lui vaut d'être mis à la retraite au retour de Louis XVIII. Evincé, il est rappelé à la Révolution de 1830 avant de prendre sa retraite en 1833. Il meurt à Paris en 1846.

⁹ Charles Pascal **Thomassin**, membre du Conseil général de l'Hérault en 1847 moment où il est nommé Chevalier de la Légion d'Honneur. Il était né le 3 mars 1790 à Saint-Pons, fils de Jean-Joseph notaire royal et d'Elisabeth Rose Noguès. Il fit une honnête carrière après les campagnes de l'Empire, Membre du Conseil Général de l'Hérault depuis 1830, trois fois réélu, nommé maire de la ville de Saint-Pons le 27 août 1830, fonction qu'il remplit jusqu'au 18 juillet 1831. Il resta membre du Conseil municipal de la ville et à partir de 1833 fut membre de la commission administrative de l'Hospice et membre du bureau de charité de la ville depuis 1832. Il était aussi membre du comité consultatif de l'arrondissement de Saint-Pons depuis 1831, membre du Conseil supérieur de l'instruction primaire, puis Vice-président en 1834. Il fut enfin membre de la commission chargée de surveiller l'exécution de la loi sur le travail des enfants dans les manufactures depuis 1842. Il n'est pas fait mention de son service dans les armées de Napoléon dans lesquelles il ne manqua pas de servir comme l'indique Bouisson. Il était encore en vie en 1865.

¹⁰ Jean Barthélemy **Darmagnac**, 1766-1855, volontaire au 1^{er} bataillon de la Haute-Garonne en 1791, il sert à l'Armée d'Italie où il grimpe les grades, il est bientôt chef de Brigade, à la 32^e demi-brigade de ligne et fait ensuite la campagne d'Egypte. Il rentre en France en 1801, s'illustre à Austerlitz, sert ensuite en Espagne où il combat à Vitoria, à Orthez et à Toulouse. Il se rallie aux Bourbons en 1814 et ne sert pas durant la campagne de 1815. Il est de ce fait écarté par la Révolution de 1830 qui le met à la retraite, il se retire et vit jusqu'à l'âge de 89 ans, avant de mourir à Bordeaux.

¹¹ Les prisonniers en Russie, 1813-1814, pages 201 et 202.

¹² Jacques-Pierre-Louis **Puthod**, 1769-1837, originaire de l'Ain de Bâgé-le-Châtel. Volontaire dans l'armée royale en 1785, puis officier dans le 3^e bataillon de volontaires de l'Ain. Il obtient rapidement un brevet d'officier dans un régiment de ligne et fait carrière à l'Armée du Nord, en Italie et sur le Rhin. Il est nommé général de brigade sur le champ de bataille de la Trébie en 1799 et fait campagne dans le Tyrol en 1800. Il sert au siège de Dantzig en 1807 et sert ensuite en Espagne où il est promu général de division. Il est envoyé en Allemagne où il fait la campagne de Saxe. Il est combat avec sa division les 19, 20, 21 et 22 août à Goldberg mais il est acculé à la Bober qu'il ne peut traverser car entrée en crue. Après une

La campagne de 1813

La campagne de 1813 avait vu une première phase d'avril à juin moment de l'armistice de Pleiswitz¹³. L'Empereur était sorti vainqueur des Prussiens et des Russes, qu'il avait battu à Lützen et Bautzen mais faute d'une cavalerie digne de ce nom, il ne put écraser ses ennemis. C'est la raison pour laquelle, il accepta la signature de cette cessation temporaire des hostilités afin de tenter d'en reconstituer une et de réorganiser ses forces. En réalité, l'armistice fut dénoncé par les coalisés qui furent rejoints par l'Autriche et la Suède. L'Empereur fit front face à l'armée autrichienne devant Dresde, les 26 et 27 août 1813. Elle fut une victoire sans lendemain car les lieutenants de Napoléon furent vaincus les uns après les autres dans le Nord par les Russes et les Prussiens.

Le lieutenant Bouisson faisait partie de l'Armée de Silésie sous le commandement du maréchal Macdonald ayant sous ses ordres, les 11^e corps (Macdonald), 3^e corps (Souham) et 5^e corps (Lauriston). La division Puthod dont faisait partie le 146^e de ligne de Bouisson était une des divisions de Lauriston. La campagne s'ouvrit dans le Nord par une série de combats et d'escarmouches, les 21 et 23 août, puis par un combat victorieux à Goldelberg le 25 août. Ce fut ensuite la bataille perdue de la Katzbach le 26 août 1813. Les pluies diluviennes qui tombèrent aggravèrent la situation, les cours d'eau en crue empêchèrent la retraite de la division Puthod qui fut isolée pendant plusieurs jours. Le 29 août elle fut assaillie par d'importantes forces russes et prussiennes et sur le point d'être anéantie par des forces infiniment supérieures.

Lowenberg, 29 août 1813

La division Puthod était constituée de deux brigades, la 1^{ère} était composée des 134^e et 146^e d'infanterie de ligne et du 3^e régiment Etranger, commandée par le général Falcou. La 2^e était composée des 147^e et 148^e d'infanterie de ligne avec un escadron de chasseurs à cheval, commandée par le général Sibuet. A l'origine formée de 9 000 hommes, elle ne comprenait plus que 5 ou 6 000 hommes et se trouva assaillie par l'équivalent d'un corps d'armée. La compagnie de Bouisson ne se composait déjà plus que d'une cinquantaine d'hommes. C'était pour l'essentiel des Hollandais peu motivés et se tenant mal au feu. Bouisson écrit à leur propos :

« Mes soldats étaient de pauvres soldats, sans énergie dans les batailles, sans constance dans les revers, sans force contre les privations, mous, paresseux, efféminés, mangeurs insatiables, n'ayant des qualités militaires que la bonne tenue et la propreté [...] le soldat hollandais était d'un caractère si flasque, d'une nature si molle, qu'en arrivant le soir au bivouac, après une marche de quelques heures seulement, il aimait mieux se coucher sans souper et dormir sous la pluie et sur la terre nue, que d'aller au bois, à la paille et aux vivres, lors même qu'il n'avait que quelques pas à faire pour se les procurer »¹⁴.

La compagnie de Bouisson fut envoyée par le général Falcou en tirailleurs, mais les Hollandais se débandèrent rapidement :

« J'essuyai peut-être 200 coups de fusils, mon manteau roulé autour de mon corps, mon habit, mon schakos furent criblés de balles, pas une ne m'atteignit, le sergent fut tué. Je me retournai et j'appelai mes Hollandais... personne ! Je levai les yeux et je vis le plateau qu'occupait le régiment entièrement vide, les Russes y montaient de toutes parts, je courus pour leur échapper, du haut de la colline j'aperçus dans la plaine nos soldats fuyant vers la Bober débordée... Horrible spectacle, je me ralliai à quelques centaines d'hommes courageux, presque tous officiers et Français qui arrêtés sur un petit mamelon voulaient faire face à l'ennemi et mourir les armes à la main ».

Le général Puthod se trouvait ici, mettant l'épée à la main avec ses deux brigadiers ils chargèrent avec une poignée d'hommes des centaines de Cosaques et bousculèrent l'ennemi. Bientôt entourés, le général dût se

courageuse résistance, sa division réduite à 3 000 hommes, il doit se rendre le 29 août 1813. Prisonnier, il revient en France après le départ de l'Empereur en 1814 puis commande des gardes nationaux en 1815. Il se soumet à Louis XVIII et poursuit sa carrière jusqu'à sa retraite définitive en 1834. Il meurt à Libourne en 1837.

¹³ Il fut signé à la demande de la Prusse et de la Russie avec la France le 4 juin 1813, normalement prévu pour se terminer le 20 juillet, il fut prolongé jusqu'au 10 août. Erreur de Napoléon qui permit aux Russes et aux Prussiens par le traité de Reichenbach l'entrée en guerre à leur côté de la Suède et de l'Autriche.

¹⁴ Les prisonniers en Russie, 1813-1814, p. 25.

rendre écrasé finalement sous le nombre. Bouisson indique qu'essayant de traverser la Bober à son tour, il y renonça et fut fait prisonniers. Des Cosaques s'emparèrent de lui, ses épauettes furent arrachées ainsi que son habit, les vainqueurs se partagèrent sa musette, sa chemise et sa ceinture où étaient cachés 1 200 francs en napoléons d'or. Les prisonniers passablement maltraités furent conduits à l'Etat-major russe où se trouvait le général émigré Langeron, puis dirigés vers Liegnitz. Hors de la vue des officiers francophones (émigrés ou Russes) qui étaient attentionnés, les mauvais traitements et les persécutions reprirent et ne cessèrent plus durant la marche qui les conduisait vers la captivité.

La captivité

Au début de la captivité, les coalisés conduisirent les prisonniers à Liegnitz vers les 3 ou 4 septembre 1813, puis les dirigèrent vers Neuemark et Breslau. Ils furent logés chez l'habitant, notamment dans cette dernière ville, les traitements dans ces localités furent corrects. Les Hollandais pour l'essentiel furent retournés, les officiers passèrent à l'ennemi et une certaine arrogance les poussa à humilier leurs anciens camarades d'armes.

La marche à la mort

Conduits d'étape en étape par leurs gardiens, de la Saxe en Prusse, puis jusqu'en Pologne, les prisonniers furent particulièrement maltraités au début de cet éprouvant voyage comme le raconte Bouisson :

« Arrivés à la frontière du Grand-duché de Varsovie, les Prussiens nous laissèrent sous la conduite des Russes [...] Les soldats russes qui nous conduisaient depuis Breslau conjointement aux Prussiens n'étaient pas méchants, nous n'avions pas à nous plaindre d'eux. Ceux qui les remplacèrent étaient de véritables bêtes féroces, l'officier qui les commandait avait la face d'un singe et les mœurs d'une hyène, 15 ou 20 sous-officiers, presque tous malades ou convalescents, deux cents cosaques et autant de moujiks complétaient notre escorte [...] Les moujiks étaient plus féroces, plus stupides, plus fanatiques surtout que les Cosaques, dans leur haine contre les Français, ils nous appelaient athées (besbojnick) croyant d'après le bruit répandu par le gouvernement russe lui-même que nous avions incendié Moscou la Sainte. [...] Deux soldats qui appartenaient si je me trompe au 5^e de Hussards, entendant tirer le canon dans la direction de Modlin, avaient conçu le projet insensé de s'échapper, pour exécuter leur dessein, ils avaient saisi le moment où le convoi était entré dans la forêt, c'était leur fuite qui avait fait accourir un cosaque au-devant de l'officier russe, c'était leur capture que célébrait l'atroce joie de nos conducteurs. Le jugement des deux Hussards fut, sur le champ prononcé par le Russe, et sans délai exécuté par ses moujiks avec une barbarie dont le souvenir me fait encore frissonner d'horreur. Un des fugitifs dépouillé de ses vêtements de la ceinture en haut, fut placé sur le dos d'un moujik qui l'étreignit de ses bras de fer, tandis que deux de ces barbares, armés chacun d'un knout, le frappaient sur les épaules et sur les reins et enlevaient sa chair par lambeaux. Leur infâme chef les encourageait du geste et de la voix. Le monstre fit plus, irrité de notre indignation, pour la braver, pour nous convaincre de notre impuissance, il brisa avec le pommeau de son sabre les dents du malheureux patient, et dans un paroxysme de rage, il lui enfonça la lame dans le gosier, elle sortit derrière la nuque. L'autre hussard traîné dans la forêt par les moujiks fut inhumainement égorgé à quelques pas de nous, nous entendîmes ses cris, ses gémissements, le râle de son agonie, nous entendîmes les éclats de rire, les juréments et les imprécations de ses bourreaux »¹⁵.

Entre les villes et les villages, les prisonniers firent halte parfois en rase campagne et passèrent de difficiles nuits. Au petit jour, les plus affaiblis étaient massacrés par leurs gardiens avant que le reste de la troupe, hagarde et chancelante ne reprenne la route :

« Tous les matins nous en laissions au bivouac occupé la veille, les Cosaques et les moujiks de l'arrière-garde achevaient à coups de lances et de piques ceux qui respiraient encore. Quelquefois, ils mettaient le feu à la paille humide et pourrie sur laquelle gisaient ces infortunés, et dansaient autour en hurlant de joie, ces monstres égorgeaient aussi sans pitié, je l'ai déjà dit, les prisonniers que leur faiblesse ou la nécessité de satisfaire un besoin naturel forçait à s'arrêter un instant »¹⁶.

¹⁵ *Les prisonniers en Russie, 1813-1814, p. 29, 32 et 33.*

¹⁶ *Les prisonniers en Russie, 1813-1814, p. 34.*

Quand l'espoir est presque éteint

Le voyage se poursuit toujours aussi éprouvant, la maladie décime les prisonniers ainsi que leurs gardiens. Sur le chemin de la Biélorussie, ils sont jetés dans une ville dans une grande cave bondée de prisonniers de toutes les armes, pour une fois, soldats et officiers mélangés :

« On nous avait jeté nous officiers, pêle-mêle, les uns sur les autres dans une espèce de cave longue, étroite, où nous avions de la boue jusqu'aux genoux et où l'eau ruisselait le long des murs. La porte de ce cachot, s'ouvrait sur la partie de la remise où gisaient nos malheureux soldats, comme eux nous étions mouillés jusqu'aux os, comme eux, malades et affamés nous attendions qu'il plût à l'officier russe de nous faire donner quelque nourriture, nous attendîmes en vain. J'avais une capote que je devais à la commisération de mon sergent, ce brave homme était mort de la dysenterie, cette affreuse maladie avait pénétré dans les rangs de nos ennemis, elle dévorait les vainqueurs et les vaincus, les oppresseurs et les victimes »¹⁷.

Parmi leur escorte se trouvaient des peuplades étranges pour les Français, Kalmouks et Bachkirs venus du fin fond de l'Empire russe. Malgré leur rude contact, les Français ne cessent d'être étonnés par ces hommes venus d'un autre monde :

« Nous n'avions plus pour nous escorter, ni Cosaques, ni Mougicks, ces barbares avaient été remplacés par des Kalmouks et des Bachkirs. Ces derniers se montrèrent doux, bons, faciles et bienveillants. Les Kalmouks étaient au contraire cupides et voleurs, impitoyablement féroces, comme les Cosaques et les mougicks, ils égorgeaient à quelques pas derrière nous ceux, qui pour des causes diverses, étaient obligés de s'arrêter sur la route. Les Kalmouks et les Bachkirs formaient l'arrière ban de la Russie. Elle s'était épuisée pour vomir contre la France tout ce que ses contrées les plus sauvages, ses déserts les plus reculés, ses steppes les plus incultes renfermaient d'hommes en état de porter les armes. Mais, quels guerriers, grands dieux ! Que ces barbares sans loin, sans frein, sans discipline, mal équipés, mal armés, mal montés, à opposer à ce qui restait dans notre armée des vainqueurs de Fleurus, des Pyramides, de Marengo, d'Arcole, d'Austerlitz et de Mojaïsk ! ».

« Les Kalmouks et les Bachkirs étaient plus mal montés, équipés et armés que les Cosaques irréguliers. Leurs chevaux maigres, fluets, de petite taille, avaient, pour bride et pour étriers une corde, pour mors un morceau de bois, pour selle deux coussins élevés, ces misérables montures à la tête et aux oreilles basses, cheminant péniblement sur une route fangeuse, au milieu d'une nature morte ou au travers d'une forêt de noirs sapins. Ils étaient armés d'une lance et d'un sabre, à côté duquel pendait un couteau dans sa gaine, un fer, pour l'aiguiser et un sac à tabac. Les Bachkirs avaient de plus au côté de leur selle un arc et un carquois rempli de flèches. Bachkirs et Kalmouks portaient sur la peau une chemise de toile enduite de graisse ou de suif, une tunique en laine bleu pâle, coupée sur le devant par des bandes d'une étoffe de couleur tranchante et serrée au-dessus des hanches par un ceinturon d'où pendaient le sabre, le couteau, le fer à aiguiser et le sac à tabac, des bas de cuir, des pantalons larges qui entraient dans des bottines de cuir jaune à peine tanné, et une pelisse en peau de cheval appelée toulou. Les Kalmouks étaient coiffés de bonnets plats sans visière entourés d'une fourrure en corde. Les bonnets des Tatares des bords de l'Oural et de la Volga, étaient de formes coniques, très hauts et très pointus, celui de leur chef était à sa base, garni d'une fourrure d'hermine. Une tunique de même couleur que le bonnet paraît ce général car c'est le nom ambitieux que lui donnaient ses soldats qui avaient pour lui une si grande vénération qu'ils l'appelaient aussi Aktchakal, barbe blanche, quoi qu'il n'eut pas plus de quarante ans et qu'il portât une barbe rousse. Il n'y avait pas seulement des chanteurs parmi les Bachkirs, il y avait encore des joueurs de flûte, nous les écoutions avec plaisir, nous nous surprenions même à les applaudir aux sons criards, nazillards et monotones qu'ils tiraient de leurs flûtes, ces sons rappelaient à quelques-uns d'entre nous le doux souvenir de leurs montagnes, le flûteau, le hautbois, le chalumeau, la cornemuse, les chants et les danses des pastours, la musique des Bachkirs suspendait donc nos chagrins, mais leurs chants et leurs accords cessèrent bientôt »¹⁸.

¹⁷ *Les prisonniers en Russie, 1813-1814, p. 35 et 36.*

¹⁸ *Les prisonniers en Russie, 1813-1814, p. 64 et 65.*

La route sans fin se prolonge dans cette Pologne qui avait tant marqué les grognards de Napoléon durant la campagne de 1807. Les premières rigueurs d'un hiver qui s'annonce viennent frapper les prisonniers vivant les affres de leurs compagnons d'infortune de la campagne de Russie de 1812 :

« Le septième ou le huitième jour de notre départ de Varsovie, un froid vif et pénétrant se fit sentir, ses premières atteintes furent cruelles et meurtrières, ceux des nôtres qui n'étaient pas chaudement vêtus, ceux-là surtout que la dysenterie avait attaqué, y succombèrent tout d'abord. Officiers et soldats, nos rangs s'éclaircissaient de plus en plus, sous les coups redoublés de cet épouvantable fléau, et les atrocités dont les moujiks nous avaient rendu témoins et victimes, les meurtres, les assassinats se renouvelèrent sous la main des Kalmouks, on eût pu aisément suivre nos traces aux cadavres des trainards, sanglants jalons dont les égorgés marquaient notre route. Au froid de jour en jour plus intense, la faim joignait ses tortures. Chacun de nous avait un de ces sacs pendu à son cou et portait de plus un pot de terre où, le soir, à l'étape, cuisait son pauvre souper de choux, de betteraves ou de pommes de terre. On ne nous distribuait pas de vivres pour la journée [...] le soir l'officier russe ordonnait aux paysans chez qui nous étions logés de nous fournir du pain et de l'eau, ces braves gens nous donnaient, quand ils pouvaient se soustraire à la vigilance des Kalmouks, du fromage, et du millet, que nous mangions comme du riz cuit à l'eau et une espèce de biscuit appelé soukaré, mais ces libéralités étaient fort rares, car notre escorte empêchait toute communication avec nous, on voit donc que notre pitance quotidienne ne suffisait pas à nous préserver de la faim. Notre misère, tous les jours accrus, par la rigueur de la saison, les marches forcées, le défaut de nourriture, des aliments malsains, par la recrudescence de la dysenterie et les mauvais traitements des Kalmouks dénatura enfin notre caractère. Vaincus par tant de souffrances, presque tous s'abandonnèrent eux-mêmes, nous devînmes presque tous aigres, moroses, farouches, sans pitié pour les faiblesses ou les besoins de nos camarades ».

Cette dégradation de l'humanité de ces hommes entame sérieusement l'unité précaire d'unités qui avaient été formées pour l'essentiel juste avant la campagne de 1813. La discorde ajoute au tragique de leur situation :

« Chez la plupart de mes compagnons, le caractère national, je l'ai déjà dit, était effacé. Cet abandon de soi-même devient bientôt contagieux, tous les liens de camaraderie et de fraternité furent rompus. Les officiers se reprochaient les uns les autres les fautes les plus légères qu'ils avaient pu commettre dans leurs régiments respectifs avant leur captivité. Ils se disputaient, ils s'injuriaient sans raison, sans mesure, ils gâtaient leur malheur par l'oubli de ce qu'ils se devaient mutuellement à eux-mêmes ».

Arrivés en Biélorussie sur les traces mêmes de la Grande Armée qui avaient parcouru ses routes durant l'hiver terrible de 1812, le sort des plus malades et de ceux dont la condition physique s'était dégradée est terrible. Les hôpitaux de fortune ne sont que des mouroirs, ceux qui y sont abandonnés y trouvent la mort dans l'indifférence générale, des milliers d'autres avaient ainsi péri l'année précédente :

« Nous arrivâmes à Grodno¹⁹, nous n'avions pas pu laisser nos malades à Byalystock sous le prétexte qu'il n'y avait pas d'hôpital militaire, hélas bien peu de ces malheureux arrivèrent jusque-là et ceux qui obtinrent la faveur d'entrer dans ces asiles où ils devaient trouver des soins ni trouvèrent que la mort ! La dysenterie et les Kalmoucks les avaient épargnés, les hôpitaux de Grodno les tuèrent, bagnes infects, les soins donnés aux malades semblaient être une atroce dérision [...] »

Nous résolûmes de sortir de l'hôpital, tombeau de tant de camarades qui avait failli devenir le nôtre. Saisis tout d'abord par le froid, éblouis par la neige qui couvrait la terre, nous suivîmes comme des gens ivres le chemin tracé qui conduisait au château bâti par Auguste III. Comme nous longions le Niémen, couvert de glace, marchant lentement, à grand-peine, nous soutenant l'un l'autre, nous vîmes venir un traîneau des plus élégants, à trois chevaux. Sur le siège de derrière était un officier russe, enveloppé de riches fourrures. Son cocher nous cria de loin d'un ton de menace de nous écarter du chemin frayé, nous le voulions bien mais nous étions si faibles que nos jambes nous refusant leur office nous n'en eûmes pas le temps. Le traîneau approchait rapidement, quand il fut près de nous, l'officier russe se leva de son siège, prit des mains de son cocher les rênes du cheval de gauche et par ce mouvement le poussa sur nous. Le cheval heurta de Champs à l'épaule droite et le jeta sur moi avec violence, nous roulâmes tous deux dans la neige complètement évanouis »²⁰.

¹⁹ Au milieu du mois de novembre.

²⁰ *Les prisonniers en Russie, 1813-1814*, p. 92.

Les survivants arrivés à ce stade furent relativement mieux traités, entrant dans des villes où ils trouvèrent un minimum de secours. Parmi les officiers russes se trouvaient une grande majorité de francophones, une langue très pratiquée par l'aristocratie russe qui avait encore un grand respect pour la culture et la civilisation française. Parmi la troupe, nous l'avons vu, les sentiments de haine ou de mépris prédominaient mais ils purent compter ici et là sur l'aide de Polonais ou de Lituaniens. Leur statut d'officier leur confère bientôt le droit d'avoir un soldat russe comme domestique. C'est en fait un Lituanien du nom de Lévranski qui joue ce rôle pour le groupe de Bouisson et qui leur rendra d'éminents services par la suite.

L'anecdote du grenadier à cheval de la Vieille Garde

Par la suite, les autorités militaires russes décidèrent d'allouer une maigre solde aux officiers et sous-officiers, de leur rendre médaille et titres et d'atténuer leur sort. Ces mesures qui venaient seulement à l'hiver 1813-1814 ne pouvaient plus sauver des centaines de prisonniers sans compter les malheureux soldats considérés comme une main d'œuvre corvéable à merci. Bouisson rencontre une jeune juive du nom de Sara qui s'approchant de lui, prononça des mots de français et lui montra un morceau d'étoffe bleue où il était inscrit : *« Paul Vernon, lieutenant en second au 1^{er} régiment des Grenadiers à Cheval de la Garde Impériale, né à Paris le 1^{er} mai 1785, donné à Sara le 14 juillet 1812 à Vilna, je dois la vie à l'humanité de Joseph et de sa famille, je dois le bonheur à Sara »*²¹.

Paul Vernon, blessé au commencement de la campagne de 1812 fut transporté à Vilna dans un hôpital, puis à sa sortie, encore convalescent, il fut logé chez un Juif, nommé Joseph, le père de Sara, attaché à la Pologne et partisan dans son cœur de la France. Les deux jeunes gens tombèrent amoureux et eurent commerce... en cachette du père. Ce dernier sauva la vie de Paul Vernon au moment où durant la retraite, les populations se jetèrent sur les prisonniers, les blessés et les traînards pour les détrousser et parfois les lyncher. Ayant soustrait Paul Vernon à la fureur de la population, les soldats russes pillèrent sa maison. Joseph et sa famille durent se réfugier à Grodno. Avec l'aide de la mère de Sara, la grossesse de la jeune fille fut cachée, l'enfant confié à une nourrice. La jeune Sara montra à Bouisson, dans une boîte, l'uniforme, l'épaulette, la contre-épaulette, la dragonne, l'aiguillette d'un officier de grenadiers à cheval de la Vieille garde. Menant une enquête Bouisson s'enquiert du sort des survivants du massacre de Vilna, massacrés par les populations (juives dit le texte). Il apprend que Paul Vernon était finalement tombé aux mains des Russes, envoyé dans un hôpital, puis en passant par Bobruisk et Borisof envoyé à Tchernigoff. Il ne put en savoir plus sur le sort de l'officier.

La fin du calvaire

Quelques jours plus tard, les prisonniers furent remis en route, pour Kostof, en passant par Novogrodeck, Minsk, Borizoff, Bobruisk, Tchernigoff, Novogorod, Obrinka, Kursk, Voronej, Tambov et Borisoglebsk. Bouisson explique :

*« Nous partîmes, les officiers avaient un sani²² pour deux et un domestique, les sous-officiers et les soldats étaient obligés de marcher à pied, une cinquantaine d'officiers et 250 soldats c'était là tout ce qui restait des 21 000²³ hommes qui à la reprise des hostilités après la dénonciation de l'armistice de Pleiswitz formaient la division Puthod. Ce misérable reste fut encore réduit. Des officiers partis de Breslau et arrivés de Grodno, de Champs, Hutteau, Jackson, Neigle, Rouquié, Peyre, de Monger, Ramondt, Dératte, Bruno, Semepaul, Duthilt, Evrard, Lemierre, Contou, Fleury, Jumello, Terrin, Fays, de Récald et Adrien furent les seuls qui arrivèrent au terme de notre voyage, beaucoup entrèrent en route dans des hôpitaux. Depuis 1815, j'ai parcouru bien des départements, visité des villes de garnison, je n'ai trouvé de mes anciens compagnons de captivité que quelques-uns de ceux que je viens de nommer, et ces officiers n'en ont pas rencontré d'autres. Quant aux soldats et aux sous-officiers, le caporal Etienne Rieux, est le seul à ma connaissance, qui ait revu la France »*²⁴.

Ils atteignirent Minsk dont ils repartirent le 21 janvier 1814. Ils furent confiés à la garde d'un officier russe du nom de Kerkoff dont le père avait été fait prisonnier par les Français dans les campagnes précédentes. Ayant décrit à son fils, les bons traitements reçus par les populations et une captivité agréable, les sévices subis

²¹ *Les prisonniers en Russie, 1813-1814, p. 100.*

²² *Un sani est un traîneau.*

furent terminés, l'officier les assurant de sa sollicitude et s'efforça d'atténuer leur sort. Sur la route de Borizoff, le traîneau de Bouisson et de Jackson s'égara dans une tempête de neige. Le conducteur perdit son sang-froid, le traîneau se renversa tandis que les deux officiers abandonnés de leur conducteur poursuivirent seuls à pied. Ils furent guidés par les cadavres, dont un russe qui jalonnaient la plaine. Dans la tourmente, le froid glacial frappait tant l'escorte que les prisonniers. Après bien des efforts ils atteignirent enfin le bivouac de la troupe. Le froid descendit jusqu'à - 28 °C. Ils retrouvèrent des prisonniers français lors de leur arrivée à Borizoff, des 2^{ème} corps d'Oudinot, 3^{ème} corps de Ney et 9^{ème} corps de Victor qui avaient été faits prisonniers au passage de la Bérézina en novembre 1812. Ils furent également rejoints avant le départ pour Tchernigoff par une quarantaine d'officiers du 11^{ème} corps de Macdonald ayant fait partis de la garnison de Dantzic²⁵. Le froid terrible maltraitait les prisonniers qui furent obligés de couvrir de petites étapes, les nuits étaient longues et il gelait à pierre fendre.

Les prisonniers furent conduits à bon port, ils firent parfois étape dans les demeures d'aristocrates, quelques fois Polonais et très amicaux, quelques fois émigrés et plutôt acerbes et vindicatifs. Leur marche vers leur lieu de détention s'égreña encore de quelques incidents, notamment avec les paysans russes. Bouisson termine ensuite ses mémoires en faisant une description et une critique de la Russie de ce temps, qu'il juge ignare, arriérée, opprimée par le servage et sous la coupe de quelques privilégiés au sommet duquel se trouvent le Tsar et le clergé. Il décrit une population crasseuse, un habitat dégoutant, l'absence de lits, inconnus des paysans, une nourriture monotone et nauséabonde, des alcools mauvais à base de navets, une misère infinie ponctuée de maladies, la syphilis, le ténia, la vermine et les poux. Il juge le peuple russe ivrogne, menteur et faux, fanatique, voleur et perfide, comédien et même hypocrite... En enfant de la Révolution il termine son ouvrage en écrivant ses paroles prophétiques :

« Je cite de mémoire les paroles de M. de Custine à l'appui de cette assertion que la nation russe est, à cette heure, ce qu'elle était il y a trois siècles, ce qu'elle sera jusqu'à ce que 65 millions et demi d'esclaves fatigués de l'être de 500 000 maîtres esclaves eux-mêmes, se réveillent, se tâtent, se secouent, se sentent et disent, les grands ne nous paraissent grands que parce que nous sommes à genoux, levons-nous ! »²⁶.

La Révolution qu'il prophétise éclatera effectivement en Russie mais seulement en 1917. Il faut toutefois se rappeler que cette conclusion fut probablement rédigée entre 1856 et 1859 alors que les premiers signes révolutionnaires s'étaient déjà manifestés avec le complot avorté des Décabristes en 1825. Le récit de Bouisson s'arrête ici. La paix vint le libérer et il est dommage qu'il n'ait pas raconté le voyage interminable du retour. Ayant été conduit aux portes de l'Ukraine, il rentra peut-être immédiatement en France, pourquoi pas par Odessa. Mais les événements de 1815 furent peut-être la cause d'un plus long séjour. Il évoque toutefois la continuation de sa carrière militaire et de la vie de garnison à partir de 1815. Peut-être ne put-il rentrer qu'à l'occasion de la défaite finale de l'Empereur ? Dans son ouvrage, il évoque souvent les hauts-faits militaires de Napoléon et peste contre les ennemis de la France. Il termine d'ailleurs en disant que ce fut la France civilisée qui fut finalement vaincue par des Nations d'esclaves comme la Russie qu'il juge durement. On ne pourrait lui en vouloir au vu de son expérience très dure de prisonnier, ponctuée de sévices, de morts atroces, se traînant des centaines de kilomètres dans la boue et la neige, dans le froid et la faim au ventre. A ce titre, Bouisson témoigne contre les tentatives russes modernes de lissage de l'histoire, à savoir le sort dramatique des prisonniers de la Grande Armée, particulièrement des soldats, qui fut dramatique. Il indique aussi qu'à la suite des 200 000 prisonniers de la campagne de 1812, vinrent également s'ajouter ceux très nombreux de la campagne de Saxe et même dans une certaine mesure de celle de France, même si, ceux-là ne purent, heureusement jamais être conduit aussi loin, dans le cœur de la Russie.

²³ *Il s'agit là d'une erreur de Bouisson, la division ne comptait tout au plus que 9 000 hommes, mais peut-être avait-il en tête l'effectif complet du 5^e corps de Lauriston.*

²⁴ *Les prisonniers en Russie, 1813-1814, p. 108.*

²⁵ *La place de Dantzic fut défendue de la mi-janvier 1813, jusqu'au 29 décembre de la même année. Les troupes étaient constituées de Français, de Polonais et de Saxons, pour l'essentiel. La garnison déposa les armes le 2 janvier 1814, les Français au nombre d'environ 9 000 et qui étaient commandés par le général Rapp furent envoyés en captivité en Russie. Le maréchal Macdonald, Duc de Tarente, commandant le 11^e corps, avait laissé le commandement et la défense de la place au début de janvier au général Rapp selon les ordres du Prince Murat.*

²⁶ *Les prisonniers en Russie, 1813-1814, p. 240.*

Officiers du 146^e de ligne et d'autres unités dans le récit de l'auteur

Général **Falcou** : Commandant de la 1^{ère} brigade de la division Puthod, 5^e corps de Lauriston. Nommé en remplacement du général Vachot²⁷ tué le 23 août. A la fin de la bataille de Lowenberg, il tente de traverser à cheval la rivière Bober en crue. Blessé d'un coup de feu alors qu'il essayait de rejoindre l'autre rive, les Cosaques entrèrent dans l'eau et l'achevèrent à coups de lance.

Général **Sibuet** : Commandant de la 2^{ème} brigade de la division Puthod, 5^e corps de Lauriston. L'auteur raconte ainsi sa mort : « *Tout ce qu'il était humainement possible de faire pour résister, avec une poignée d'hommes à des masses de Russes et de Prussiens, il l'avait fait, se multipliant, se prodiguant, tour à tour chef et soldat, tantôt la tête qui commande, tantôt le bras qui agit. Quand il vit que tout était perdu, que le nombre devait accabler le courage, que fatalement il fallait se rendre ou périr, il n'hésita point. D'une voix qui ne trahit d'autre émotion que celle de l'enthousiasme, il demande les aigles de sa brigade, on les lui présente, il se découvre et les salue [...] saisissant le drapeau du 147^e son ancien régiment, il brise la hampe sur le pommeau de sa selle et lance l'aigle dans la Bober. Vive l'Empereur s'écrient les soldats, dernier défi qu'ils jettent à l'ennemi, dernier adieu qu'ils adressent à César. Sibuet promène ses regards autour de lui, il voit ses lignes rompues, les régiments de Falcou dispersés, Puthod rendant son épée, il brise la sienne et se précipite dans les flots, non dans l'espoir de les traverser, mais avec la résolution d'y mourir. Percé de vingt balles, il est renversé de cheval et meurt »²⁸.*

Colonel **Varin** : Commandant le 148^e de ligne, durant la bataille de Lowenberg, alors que le général Sibuet son brigadier l'incitait à le suivre dans une dernière résistance, il est grièvement blessé et tombe au pied de son commandant.

Major, **Bernard** : 146^e de ligne.

Major **Loyard** : Du 146^e de ligne. Une balle lui fracasse la cuisse à la fin de la bataille de Lowenberg. Il tombe dans les eaux de la Bober, tente vainement de s'agripper à des branchages, appelle à l'aide ses amis lorsqu'une nouvelle balle vint le toucher au front. Son corps disparaît dans les eaux en crue de la rivière.

Chef de bataillon, Charles **Gilbert** : De Nancy né le 17 août 1768, fils de François et Colette Caussin, décédé le 23 février 1840. Soldat au régiment colonial d'île de France en 1786. Il sert aux Indes de cette date jusqu'en 1791. Congédié de l'armée le 27 mai 1792. Sergent-major au 6^{ème} bataillon du Nord, compagnie d'artillerie en juin 1792. Il sert à l'Armée du Nord, puis de Sambre-et-Meuse et Armée de

la Moselle entre 1792 et 1798, Armée du Rhin en 1799, puis d'Italie entre 1800 et 1802. Sous-lieutenant en 1794, Lieutenant en 1795, Capitaine la même année. Blessé de deux coups de sabre au côté droit et à la tête par les Autrichiens devant Valenciennes, le 7 mai 1793. Il est incorporé à la 116^{ème} demi-brigade de bataille, puis sert dans la 91^{ème} demi-brigade de ligne après avoir conduit la 21^{ème} compagnie de conscrits de la Seine de Paris à Mayence en 1799. Passé au 20^{ème} de ligne en 1803, il fait les campagnes de 1806 à 1810 à l'Armée de Naples puis en 1812 et 1813 à la Grande Armée. Capitaine de grenadiers en février 1813, Chevalier de la Légion d'Honneur le 18 juin 1813, nommé chef de bataillon au 146^{ème} régiment d'infanterie de ligne le 23 mars 1813. Prisonnier de guerre le 29 août 1813 avec toute la division du général Puthod. Rentré de Russie, le 14 juillet 1814, il est mis à la suite du 153^{ème} de ligne quelques jours plus tard. Il était marié et avait trois enfants selon l'auteur.

Chef de bataillon **Bourgeois**.

Chef d'escadron d'artillerie à cheval **Bonnafous**.

Capitaine adjudant-major Pierre-Barthélemy-Guillaume **Rouquié** ou **Rouquier** : Originaire des régions méridionales, il qualifie Bouisson de « *son plus proche pays*²⁹ » et indique que sa mère encore en vie résidait à Saint-Amand, probablement Saint-Amand-de-Teulet. Du 148^e d'infanterie de ligne, 24 ans de service en 1813, possédant une petite chienne « turque » du nom de Zémire. Il fut fait prisonnier avec son épouse, jeune femme âgée d'environ 25 ans : « *Il perdit sa femme, depuis Lowenberg jusqu'à Varsovie il fit tout ce qui dépendait de lui pour alléger les chagrins et les souffrances de sa compagne, pour soutenir son courage au milieu des terribles épreuves, pour diminuer autant que possible les inconvénients de tous les jours, de toutes les heures, de toutes les localités qui rendaient la position de Mme Rouquié si gênante, si difficile et si délicate. A son dernier soupir, elle put lire dans ses yeux une douleur sincère et profonde. Le vieux soldat partagea également constamment sa bonne et mauvaise fortune avec sa chienne Zémire. Elle fut exposée au froid, aux fouets des Cosaques, des Kalmoucks et des Bachkirs, parcourut avec lui 2 000 lieues, revit avec lui la France, abrita ses derniers jours sous son toit hospitalier, l'aida à manger sa modeste demi-solde et s'éteignit doucement à ses pieds comme le chien d'Ulysse en caressant son maître* ». Dans la région de Mohilev, lors d'une altercation avec des paysans russes ivres, les prisonniers français font corps et repoussent leurs adversaires, mais dans la bagarre l'un des moujiks est tué. Rouquié qui s'accuse du meurtre manque d'être exécuté puis est battu à coup de knout. Il est sauvé par l'officier commandant l'escorte, M.

²⁷ *Martial Vachot, 1763-1813, originaire de Tulle en Corrèze, nommé général de brigade en 1793 et de division en 1794. Il meurt effectivement à Goldberg le 23 août 1813.*

²⁸ *Les prisonniers en Russie, 1813-1814, p. 13.*

²⁹ *Les prisonniers en Russie, 183-1814, p. 213.*

Kerkoff. Bouisson le décrit ainsi : « *C'est un homme de 45 ans, taille de cinq pieds un pouce, épaules larges, bras longs et nerveux, mains sèches et velues, tête grosse couverte de cheveux noirs grisonnant à peine, sourcils noirs, épais, yeux gris, petits et pleins de feu, nez aquilin, bouche grande, armée de dents blanches et pointues, visage long, couleur olive, tout dans les traits de cet homme accuse une nature méridionale, impressionnable, ardente, résolue, il tient sur ses genoux une petite chienne à poil ras* »³⁰.

Capitaines :

Cloudt : Capitaine âgé de 30 à 32 ans né à Aix-la-Chapelle, 146^e d'infanterie de ligne. Lagrange dit de lui : « *il n'avait fait aucune campagne et n'avait jamais paru devant l'ennemi, pendant ces huit mois, il ne s'était pas trouvé une fois à son poste quand il avait fallu se battre. Le jour il se disait malade et suivant les ambulances, le soir, arrivait au bivouac, frais, dispos et muni d'un appétit à dévorer à bœuf. Cette conduite ne lui avait pas concilié comme on peut le croire l'estime et l'affection des officiers français qui servaient dans le 146^e* »³¹. Mis aux arrêts par sa lâcheté par le Colonel Falcou, il n'eut pas le temps d'être livré au prévôt de l'armée et fut fait prisonnier avec son régiment. A l'exemple de beaucoup d'Hollandais du 146^e, il passe à l'ennemi.

Lefevre : Capitaine au 14^e régiment d'infanterie légère, qui avait fait les campagnes de 1807 et 1812 contre les Russes. Il resta en route à l'hôpital de Minsk, il avait perdu l'usage de la vue à cause du réfléchissement du soleil sur la neige.

Leclerc, Duthil, Fays, Evrad,

De Mougiers ou de Monger.

Gross : Du 146^e d'infanterie.

Thuriot : Volontaire de 1792, succombe aux mauvais traitements durant sa captivité.

Reymacker : Volontaire de 1792, succombe aux mauvais traitements durant sa captivité.

Dumaine.

Neigle : Du 146^e de ligne.

Thomas **Jackson** : Né à Dublin (irlandais) officier au 3^e régiment irlandais. Son père était membre d'une association secrète de patriotes irlandais. Il fut tué par les Anglais. Son père était à Paris lors des premières années de la Révolution en 1792.

Recald : Ancien émigré revenu en 1800 et membre de la Légion d'Honneur par la suite.

Lieutenants :

Facoz : Des environs de Grenoble, élève de Saint-Cyr. Il entre à l'hôpital de Novogrodeck après le départ de Grodno.

Koff : D'origine hollandaise, lieutenant au 146^e de ligne, décrit par l'auteur comme étant un pleutre.

Solensky : Officier polonais, lieutenant au 146^e d'infanterie de ligne, capturé à Lowenberg il est utilisé par les Prussiens et les Russes comme interprète.

Sous-lieutenants :

Jousserand : Ancien élève de l'Ecole de Saint-Cyr tué d'un coup de boulet dans le ventre le 29 août 1813 à Lowenberg. Il était originaire de Paris.

Jean-Baptiste **Lagrange** originaire de Bellac dans la Haute-Vienne, né le 27 février 1791, fils de Louis marchand et de Marie Valluud, mort en 1860. Engagé volontaire, il fut incorporé dans le 1^{er} régiment irlandais le 22 avril 1809 et fit la campagne d'Espagne sous le général Junot Duc d'Abrantès, en 1809 et 1810. Il fut nommé fourrier de Carabiniers puis sergent-major dans la même arme le 1^{er} juillet 1810. Il fit la campagne du Portugal sous Masséna et continua sa carrière en Espagne. Il est nommé Adjudant sous-officier le 11 juillet 1813. Il servit au siège d'Astorga et de Ciudad Rodrigo. Il monta à l'assaut de la première place dans les rangs d'un bataillon d'élite. Nommé sous-lieutenant le 18 octobre 1813, il fut envoyé à la Grande armée où il servit dans le 146^e régiment de ligne. Il combattit à Wurschen, Bautzen, Hochkirchen, Lowemberg (22 août) et Goldberg. C'est durant cette dernière bataille, que son unité, faisant partie du 5^{ème} corps d'armée (division Puthod) fut faite prisonnière le 29 août. Il s'illustra lors de la défaite de Lowenberg, le 22 août 1813 : « *L'aigle du 3^e régiment Etranger fut sauvé par le sous-lieutenant Lagrange, cet officier traversa la Bober à la nage en bravant avec le plus grand sang-froid et le plus héroïque courage la fureur des flots et le feu des Russes. Arrivé sur la rive droite, Lagrange sauva au péril de sa vie celle de plusieurs de ses camarades. Ces faits honorables, attestées par des pièces que j'ai sous les yeux restèrent comme de raison sans récompense sous les premiers Bourbons. En 1830. M. Lagrange reçut la Croix d'honneur, décoration bien gagnée et bien portée* »³². Son dossier de la Légion d'Honneur indique qu'échappé, il se trouva sous les ordres du général Camot au blocus d'Anvers en 1814, puis au 51^e de ligne le 25 juin 1814. Il fut promu au grade de Lieutenant dans la garde nationale mobile de la Haute-Vienne le 15 juin 1815. Son dossier ne fait pas état de combats en 1815, simplement qu'il fut à l'Armée de la Loire et qu'il y fut nommé adjudant-major. Il est ensuite attaché à la place de Saumur puis placé en demi-solde comme sous-lieutenant. Il ne fut nommé Chevalier de la Légion d'Honneur que le 30 avril 1844, alors officier en traitement de réforme et capitaine de la garde nationale de Bellac.

Chaillou : Lieutenant d'artillerie, frais moulu de l'Ecole polytechnique. Alors que le Lieutenant Bouisson et ses camarades sont arrivés à Varsovie, ils adressent au

³⁰ *Les prisonniers en Russie, 1813-1814, p. 209.*

³¹ *Les prisonniers en Russie, 1813-1814, p. 24.*

³² *Les prisonniers en Russie, 1813-1814, 1859, en réalité son dossier de la Légion d'Honneur indique sa nomination comme Chevalier seulement en 1844.*

Gouverneur de Varsovie une pétition pour demander des vêtements décentes. La demande fut refusée, les jeunes officiers décidèrent donc de s'adresser aux loges maçonniques de Varsovie, ce qui laisse entendre que plusieurs d'entre eux étaient des francs-maçons ce qui était courant dans les armées de l'Empire. Les officiers francs-maçons de Varsovie volèrent alors à leur secours.

Lemierre.

Peyre : Originaire de Pamiers, sans doute du 146^e de ligne.

Contou : Originaire de Cahors, sans doute du 146^e de ligne.

Fleury, Jumelle, Patel, Longchamps, Beaubriand, Bidault, de Varennes et Sempol ou Sempaul.

Adjudants :

Bruno

Bertin : de la ci-devant Garde de Paris, 134^e de ligne. Il meurt de la dysenterie parmi les premiers alors qu'ils entraient dans le Grand-duché de Varsovie.

Villeneuve

Adrien : du 146^e de ligne.

Autres officiers :

Eugène de **Champs de Chirac-l'Eglise** : Né dans l'Allier, élève à l'Ecole de Saint-Cyr.

François-Alphonse **Hutteau** de Malesherbes : né le 15 octobre 1794 dans le Loiret. Il fut à son retour de captivité maire de son village et partit en retraite avec le grade de capitaine. Il avait été fait chevalier de la Légion d'Honneur le 26 mai 1851, décédé le 1^{er} mai 1884.

Lavelaine : De Longwy dans la Meuse, puis désigné comme de Bruxelles. Ancien élève de Saint-Cyr. Il resta à l'hôpital de Minsk ayant perdu l'usage d'un œil à cause du réfléchissement du soleil sur la neige.

Terrin : De Toulon, élève à l'Ecole de Saint-Cyr.

Dulteau : élève à l'Ecole de Saint-Cyr.

Ramonat ou Ramondt : élève à l'Ecole de Saint-Cyr.

Daloz : élève à l'Ecole de Saint-Cyr.

Lavecine : élève à l'Ecole de Saint-Cyr.

La Salle : élève à l'Ecole de Saint-Cyr, mort misérablement à l'hôpital de Grodno.

D'Escots d'Estrées³³ : Originaire du département de l'Allier. Son père fut maréchal de camp avant la Révolution et était député à l'Assemblée Législative. Elève à l'école de Saint-Cyr. Il meurt misérablement à l'hôpital de Grodno.

Les frères **Blandiguies** : Originaires de Bruxelles. L'un meurt sous les yeux de son frère à l'hôpital de Grodno. Le second est laissé à l'hôpital de Minsk.

Varin : De Donchéryzeny dans les Ardennes, élève à l'Ecole de Saint-Cyr.

Sous-officiers et soldats :

Caporal Etienne **Rieux** : Originaire de Fraisse près de Saint-Pons-de-Thomières dans l'Hérault. Il est fait prisonnier sur la route de Kalouga au commencement de la retraite de Russie le 25 octobre 1812. Il rentre en France et était encore vivant en 1859.

Tambour Jacques **Perrin** : Originaire des environs de Montpellier. Il est fait prisonnier au passage de la Bérézina au gué de Studzianka.

François **Durand** : Sergent Porte-aigle du 134^e de ligne, l'auteur raconte une anecdote à son sujet. Son régiment formait une brigade avec le 146^e. Fait prisonnier, il connaît les mêmes affres de souffrances où il était réduit à la plus extrême misère par les Russes. Il meurt de la dysenterie sur la route de Varsovie alors qu'il était conduit en captivité en Russie. Son histoire est racontée une première fois en 1833 dans un journal de Castres et qui fut reproduite par des journaux parisiens. En 1812, le 134^e se trouvait en garnison à Paris où il fut impliqué bien malgré lui dans l'affaire du général Malet. Cet éternel conspirateur manqua de faire croire à la mort de l'Empereur en Russie et tenta de sa prison de s'emparer de la capitale et du pouvoir. Le régiment fut envoyé à la Grande Armée en 1813 et fut passé en revue par

³³ *L'orthographe véritable est Descrots d'Estrée, son père était François-Bernard, 1733-1797, né à Saint-Didier, il fut effectivement maréchal de camp, grand-croix de Saint-Louis et avait fait une longue carrière militaire. Il fut élu par l'Allier à l'Assemblée législative le 30 août 1791 par 225 voix pour 312 votants. Il fit partie du comité militaire. Il n'eut pas une grande activité, seulement signalé par un décret qu'il fit adopter le 27 août 1792 et qui précisait : « D'après les demandes faites et adressées au ministre de la guerre par des officiers étrangers qui, depuis l'époque de la guerre, sont entrés au service de la France, et ont obtenu de l'emploi dans les armées françaises, et d'après le rapport de son comité militaire concerté avec sa commission extraordinaire, l'Assemblée nationale, après avoir décrété l'urgence, décrète que les officiers qui ont abandonné depuis l'époque de la guerre, ou qui abandonnent les drapeaux des puissances étrangères en guerre contre la France pour embrasser la cause de la liberté, jouiront des mêmes avantages qui ont été accordés aux sous-officiers et soldats étrangers par son décret du 2 août, et que les dispositions de ce décret leur serait communes. ». Il termine son mandat le 20 septembre 1792 et sans doute horrifié par les événements de septembre et la tournure des événements ne se représente pas, il quitte la vie politique. Il serait mort le 1^{er} janvier 1797 dans un lieu inconnu. Base d'information du site de l'Assemblée Nationale.*

l'Empereur et le général Lauriston commandant le 5^e corps retrouver son identité et devint diplomate... L'histoire est fantaisiste mais... pourquoi pas ?

Il portait l'uniforme de la Garde de Paris, uniforme blanc, bleu, rouge et vert selon le numéro des bataillons. Admonestés par l'Empereur sur leur mauvaise conduite pendant le complot du général Malet, les soldats livides prennent un savon mémorable. C'est alors que le Porte-aigle s'avance et tint tête à Napoléon³⁴ : « *Non je ne vous laisserai pas Sire ! Vous m'entendez jusqu'au bout, il n'est pas vrai que nous soyons des traîtres, au 23 octobre on nous a trompé, nous ne vous avons pas trahis ! Il n'est pas vrai que nous soyons des lâches, nous avons fait nos preuves, c'est vous qui nous déshonorez, vous n'avez pas le droit de déshonorer de braves gens, nous ne sommes pas des traîtres, Sire ! Nous ne sommes pas des lâches, mon Empereur ! De grosses larmes descendaient sur les joues basanées du porte-aigle, des sanglots étouffèrent sa voix, l'Empereur fut interdit : « Allons, Allons, vieux grognard, ne te fâche pas si haut et si fort ! J'aime ces larmes, ce sont les larmes d'un brave homme ! Mais ne pleure plus mon vieil égyptien, car je t'ai vu en Egypte n'est-ce pas ? » « Oui mon Empereur, et voici une preuve que j'y étais et une marque de vos bontés » : et il lui présenta un sabre d'honneur, vous me l'avez donné à la bataille des Pyramides où vous dites « Songez que du haut de ces Pyramides, quarante siècles vous contemplant ! » Napoléon sourit : « Je me souviens de ces paroles et de t'avoir donné ce sabre d'honneur, mais ne pleure pas, je ne veux pas que tu pleures, entends-tu ? » Nous vîmes des larmes mouiller les yeux de Napoléon, et nous pleurions tous comme Napoléon et le porte-aigle. Des cris de Vive l'Empereur ! Vive Napoléon ! des cris d'attendrissement, d'admiration, d'enthousiasme et d'amour s'échappèrent de tous les cœurs, sortirent de toutes les bouches, le corps d'armée les répéta. Le sergent porte-aigle fut décoré à l'instant, quelques jours après, le 21 mai, à la bataille de Bautzen, le 134^e fit des prodiges de valeur. L'Empereur fut magnifique dans ses récompenses. Fait prisonnier le 29 août 1813 avec tout son régiment, le sergent porte-aigle emporta en mourant les regrets et l'estime de tous ses camarades, il s'appelait François Durand »³⁵.*

Employés dans les fournitures de l'armée, M. **de Naucroix**.
 Le rocambolesque Boscarolli : Employés dans les fournitures de l'armée, **Boscarolli** courrier de l'Empereur. Boscarolli se révélera être selon les dires de l'auteur qui le rencontre en 1825 dans un opéra à Paris sous le nom de Comte de Lit... Chargé d'une mission pour Saint-Pétersbourg, il se trouvait à Moscou au moment de l'arrivée de Napoléon dans la ville puis était parti au commencement du mois d'octobre quelques jours avant la retraite. Emporté dans la tourmente, il arriva jusqu'à la place de Dantzig où il fut bloqué et pris le nom de Boscarolli et se fit passer pour un courrier de l'Empereur. Il put ensuite être libéré,

³⁴ *Les prisonniers en Russie, 1813-1814, p. 43.*

³⁵ *La base Leonore ne contient pas de dossier pour cet homme mais une partie d'entre eux ont disparu.*

PRIX : 5 euros



Société des Etudes Historiques Révolutionnaires et
Impériales
12 rue de la Liberté
01000 Bourg en Bresse

S.E.H.R.I. : Un prisonnier français en Russie 1812 - 1814